

N°1 SEPTEMBRE 1972

**chroniques de la
resistance du**

FRONT de L'INDEPENDANCE

La Commission régionale d'Histoire du Front de l'Indépendance

Le Comité régional de Liège du Front de l'Indépendance (F.I.-Confédération) a créé une commission régionale d'Histoire chargée de rassembler le maximum de documentation sur l'activité du F.I. pendant la guerre.

Cette décision se justifie non seulement par l'importance du rôle joué par le F.I. au sein de la Résistance mais encore par l'intérêt croissant que portent à la Résistance des personnes venant des horizons les plus divers. Un exemple, particulièrement significatif, nous est donné par les étudiants en Histoire de l'Université de Liège qui, sous la direction de Monsieur le Professeur Demoulin, ont organisé récemment une très intéressante exposition sur la Résistance liégeoise. Certains de ces étudiants consacrent d'ailleurs à la lutte contre l'occupant le sujet de leur mémoire de licence. Un tel intérêt contraste singulièrement avec le discrédit jeté, dès la Libération, sur la Résistance. (Ce discrédit, inspiré par les milieux officiels, n'aillait-il pas de pair avec la clémence accordée à l'incivisme ?).

La Commission d'Histoire publie aujourd'hui ce premier document qui est, avant tout, un recueil de faits précis touchant notre activité sous l'occupation. Nous y trouverons les témoignages des anciens de notre organisation. Présentés, sans ordre déterminé, en respectant le style personnel des auteurs, ils permettent, cependant, à un observateur attentif de corriger pas mal d'idées fausses répandues sur la Résistance et sur le Front de l'Indépendance en particulier.

La Commission régionale d'Histoire entend ainsi non seulement apporter sa modeste contribution à la recherche historique sur la seconde guerre mondiale, mais en faisant connaître la Résistance, elle veut rendre à ceux qui se sont sacrifiés, l'hommage qu'ils méritent. Cet hommage s'impose particulièrement en cette

2.

époque d'effondrement des valeurs morales, effondrement qui a commencé avec la clémence inimaginable dont a bénéficié l'incivisme dans notre pays.

Certes, écrire l'Histoire n'est pas chose facile. De nombreux témoins sont morts pendant ou après la guerre. Des documents se sont égarés. Les survivants éprouvent parfois des difficultés à se souvenir des faits avec précision. Dates, chiffres, noms de personnes, s'oublent facilement après ces quelque trente années qui nous séparent des événements. Mais ces obstacles, loin de nous inviter à abandonner la tâche, nous incitent, au contraire, à la réaliser le plus rapidement possible. C'est pourquoi, nous faisons encore appel aux anciens pour qu'ils nous envoient leurs témoignages. Que soient ici vivement remerciés ceux qui, déjà, nous ont fait parvenir des relations d'événements dont ils ont été les témoins sinon les artisans.

Roger Gillet

Secrétaire de la Commission
d'Histoire de la Régionale
F.I.-Confédération de Liège.

XX XX

X
X

L'ACTIVITE DES MILICES PATRIOTIQUES DU FRONT DE L'INDEPENDANCE
SOUS L'OCCUPATION ET DANS LES JOURNEES DE LA LIBERATION.

Une interview de Joseph DAVENNE, ancien
Commandant des Milices patriotiques,
par Roger Gillet.

- R.G. - Monsieur Davenne, vous avez joué un rôle important au Front de l'Indépendance (F.I.) pendant la dernière guerre. Quelles étaient exactement vos attributions ?
- J.D. - J'étais chef du secteur de Liège-Ville, Glain et Grivegnée (secteur R) et en même temps Commandant, pour le même secteur, des Milices patriotiques (M.P.) constituées au sein du Front de l'Indépendance.
- R.G. - Pourriez-vous nous expliquer ce qu'étaient les Milices patriotiques ?
- J.D. - Il faut tout d'abord savoir que l'activité militaire du Front de l'Indépendance était assurée par deux organisations distinctes: d'une part, l'Armée belge des Partisans qui était un corps constitué par les éléments les plus aguerris, destinés aux coups durs, aux sabotages les plus audacieux; d'autre part, les Milices patriotiques qui étaient chargées de diverses opérations y compris d'interventions à caractère militaire. Les sabotages de grande importance étaient toutefois laissés aux Partisans. Accessoirement, nos miliciens constituaient une réserve pour les Partisans. Les M.P. devaient en outre réaliser le rassemblement général de la Résistance en vue du soulèvement national . (x)
- R.G. - A quelle époque remonte la formation des Milices patriotiques ?
- J.D. - La création des Milices patriotiques fut décidée en 1942, mais c'est au début de 1943 qu'elles commencent à avoir une existence effective.
- R.G. - Quelles furent les circonstances favorables au développement des Milices patriotiques ?
- J.D. - Les Milices patriotiques se développèrent surtout grâce au réfractariat au travail obligatoire. Nombreux sont les réfractaires qui s'engagèrent dans nos Milices.
- R.G. - Quels étaient les objectifs des miliciens patriotiques sous l'occupation ?

(x) : voir plus loin.

- J.D. - Pendant l'occupation, les M.P. ont eu des activités variées: renseignements, l'enlèvement de plaques indicatrices, le sabotage des câbles téléphoniques militaires, le cimentage des aiguillages des tramways afin d'empêcher les ouvriers de se rendre dans les usines travaillant pour l'occupant. Les M.P. pratiquaient aussi des chaulages sur les murs de la ville ainsi que la diffusion de divers journaux clandestins dont "La Meuse". Elles ont participé à des vols de timbres de ravitaillement pour assurer l'aide au réfractaires et aux illégaux.
- R.G. - Pourriez-vous nous dire quelques mots sur la façon dont cette armée clandestine était organisée ?
- J.D. - Les règles de sécurité les plus élémentaires interdisant de grands rassemblements d'hommes, l'unité d'organisation était le groupe de trois. Tout un réseau de groupes de trois était ainsi relié à mon état-major. Mon poste de commandement était installé, sous l'occupation, dans les caves de la cathédrale de Liège où se trouvait également un poste de secours pour les soins aux blessés. Des arrestations ayant eu lieu, mon poste de commandement, pour des raisons de sécurité, fut transféré, au début de 1944, en Hors-Château, dans l'immeuble occupé par l'échevinat de l'Instruction publique.
- R.G. - Quels étaient les membres de votre état-major ?
- J.D. - Faisaient partie de mon état-major : MM. Toussaint BROKA, Albert COULINE, Théo DUBOIS, Eudore HUBIN, Alfred LEPINNE, Gilles RENWA, Arnold STAEREN, le , VAN SPAUWEN, Arthur VIALLE, Pierre WILLEMME.
- R.G. - Quel devait-être le rôle des Milices patriotiques à la veille et lors de la libération ?
- J.D. - Les Milices étaient destinées à participer activement au soulèvement qui devait avoir lieu au cas où les Allemands se seraient accrochés dans la région liégeoise. La rapidité de la débâcle allemande ne justifia pas un soulèvement au sens littéral du terme. Toutefois, nos miliciens se distinguèrent par des actions diverses en vue d'aider la progression des troupes américaines qui libéraient Liège.
- R.G. - Disposiez-vous d'un armement important et quelle était votre réserve en hommes ?
- J.D. - Notre armement était faible. Le peu d'armes dont nous disposions était, pour l'essentiel, des armes récupérées sur l'ennemi un peu avant et pendant la libération. Quant à nos effectifs, ils s'élevaient, au moment de la libération, à plus de 2.000 hommes pour le secteur R et à environ 10.000 pour l'ensemble de la province de Liège.

R.G. - Quel rôle jouèrent en fait les Milices patriotiques à la veille et lors de la libération de Liège ?

J.D. - Dès le 3 ou le 4 septembre 1944, les Milices patriotiques occupent discrètement les écoles de la ville. Le 7 septembre, les premiers tanks américains sont signalés à Grâce-Berleur, Bierset, Montegnée. Le même jour, nos M.P. occupent le Soldatenheim (boulevard de la Sauve-nière) où les derniers occupants se rendent. Nos miliciens occupent encore la Citadelle sans coup férir. Le drapeau belge est hissé au sommet de la tour du bloc 24. Un groupe d'Allemands tente alors de pénétrer dans l'enceinte où ils se heurtent à nos miliciens au cours d'un bref engagement. Le palais provincial est aussi occupé sans combat par nos hommes. Mais au Square Notger, un engagement oppose pendant près de deux heures nos combattants à des Allemands qui ont mission de conserver la voie libre pour le passage des derniers tanks SS. La prison St Léonard est également libérée. Des centaines de résistants sont libérés dont le Commandant provincial des Milices patriotiques Jean PIRLET.

Toute la rive gauche est libérée le 7 septembre à partir de 17 heures. Une fois passés sur la rive droite, les Allemands font sauter les ponts à l'exception de la passerelle du Pont Neuf qui n'est pas apte à livrer passage au charroi.

Dans la soirée du 7, les Allemands occupent les fortins de la rive droite. De la rive gauche, nos Milices patriotiques font feu dans leur direction. Ils seront par la suite secondés, d'une part par les Milices patriotiques de la rive droite et, d'autre part, par les premiers tanks américains que l'on verra apparaître place St Lambert, rue Léopold vers 4 heures du matin dans la nuit du 7 au 8.

Au cours de cette nuit, nous aurons à déplorer deux tués parmi nos hommes. Ce sont Closter Jules, sur la rive gauche, et Tits, sur la rive droite, tous deux morts courageusement au combat.

Le 8 septembre vers 9 heures, la résistance allemande faiblit. Vers 10 heures, un dernier poste ennemi situé quai des Pêcheurs tombe sous le feu de nos miliciens et ses derniers défenseurs s'échappent par la rue Capitaine laissant trois tués et un blessé.

La Meuse rendue libre, nos miliciens la traversent en barques et s'en vont renforcer les Milices patriotiques de la rive droite. Des engagements ont encore lieu entre nos miliciens et l'ennemi, rue de Pitteurs, place Delcourt, place d'Italie, aux Vennes, rue de Fétinne.

Un membre des Milices patriotiques, agent de la police liégeoise, sauve partiellement de la destruction le pont de Fétinne, miné par l'ennemi, en enlevant une partie de la charge explosive.

Un autre combat a lieu entre un groupe d'Allemands installés dans l'usine Englebert et nos miliciens aidés par les Américains. Notre compagnon d'armes Van Michel sera grièvement blessé et succomba pendant son transport. Un autre milicien, Hibbelen Auguste, sera blessé. Il est toujours en vie.

Un engagement se produira encore au Thier de Cornillon où nos hommes seront secondés par d'autres groupes de résistance.

Par la suite, nos miliciens aidés par un détachement des Milices Patriotiques de Bressoux et par un détachement d'une autre organisation de résistance (l'Armée de la Libération) occupent la caserne de la Chartreuse en collaboration avec les Américains. Le combat dure de 20 h.30 à 22 h.

R.G. - Quel est le bilan de ces combats ?

J.D. - De nombreux ennemis furent tués ou blessés, d'autres faits prisonniers (23 au Thier de Cornillon). En peu de temps, nos Milices Patriotiques avaient acquis un armement assez important. Au début des combats, les Milices Patriotiques du secteur R se partageaient 32 armes dont 10 fusils de chasse. Aux dernières heures de la bataille, des centaines d'armes étaient entre nos mains dont plusieurs dizaines d'armes automatiques.

R.G. - Quelle fut l'attitude de la population civile pendant ces combats ?

J.D. - Pendant ces heures ultimes de l'occupation, nos rangs se sont renforcés de plusieurs centaines de volontaires. En outre, de nombreux citoyens ont mis spontanément à notre disposition divers moyens de transport motorisés qui facilitaient le mouvement de nos détachements.

R.G. - Et les inciviques ?

J.D. - La chasse aux collaborateurs qui avait commencé sur la rive gauche se poursuivit sur la rive droite. Le soir du 8 septembre, plus de 3.000 collaborateurs étaient parqués à la Citadelle, à la prison St Léonard et à la caserne Fonck.

R.G. - Les premières journées de la Libération furent-elles marquées par des événements particuliers ?

J.D. - Au cours des deux ou trois premiers jours qui suivirent la Libération, les organisations de Résistance, sous la direction d'un large Comité liégeois de la Libération, décidèrent d'une grande manifestation à la Citadelle pour rendre hommage à nos compatriotes lâchement fusillés par l'ennemi jusqu'aux dernières minutes de l'occupation.

Le cortège des Résistants se forma boulevard de la Sauvenière, après-midi. Le Front de l'Indépendance y était avec ses Milices Patriotiques et son Armée belge des Partisans. L'Armée de la Libération traînait par terre un drapeau à croix gammée, arraché au Palais Provincial de Liège. Un groupe de Partisans soviétiques relevant du Front de l'Indépendance était précédé d'un grand drapeau rouge rappeleur leur patrie d'origine.

Tout le cortège, en armes et conduit par le Comité liégeois de la Libération, s'est rendu à la Citadelle où des salves d'honneur ont été tirées à proximité des endroits où nos camarades de combat avaient été abattus. A son retour, au carrefour du Cadran, ravagé par un char piégé des Hitlériens, la manifestation rencontra un convoi militaire américain qui rejoignait l'avant-garde arrivée le 8 septembre.

C'est ainsi que Liège, meurtrie mais non détruite, sortit de la longue nuit hitlérienne.

R.G. - Quel fut le destin des Milices Patriotiques au lendemain de la Libération ?

J.D. - Dès le lendemain de la Libération, les Milices Patriotiques se constituent en régiment. Les Milices Patriotiques du secteur R formeront le 4ème régiment. Il y avait environ huit régiments dans la région liégeoise.

Un certain nombre de nos miliciens s'engagent dans l'armée américaine pour continuer le combat. D'autres contribuent au ravitaillement de la population (réquisitions et transports de vivres).

A l'époque des bombes volantes, nos miliciens se distinguent dans la défense passive. (Dégagement des victimes ensevelies sous les décombres).

X

X

X

Note de la commission d'Histoire :

La plupart des événements dont il est question dans cette interview ont fait l'objet de rapports circonstanciés établis dès la Libération.

Ce sont : 1° le rapport d'activité du 4ème régiment des Milices Patriotiques signé par MM. Toussaint Broka, Joseph Davenne, Eudore Hubin, Alfred Lépinne, Docteur J. Vandamme, Pierre Willemme.

2° le rapport d'activité du 2ème régiment des Milices Patriotiques signé par MM. M. Carabin, Ch. Dupont, A. Fromenteau, R. Germain, A. Lebouille et J. Lecerq.

Ces deux rapports ont été approuvés à l'époque par la Commission de contrôle régionale des Milices Patriotiques.

La Commission régionale d'Histoire a transmis récemment les photocopies de ces rapports au Centre de Recherches et d'Etudes Historiques de la Seconde Guerre Mondiale (Ministère de l'Education Nationale) à Bruxelles. Cet organisme avait souhaité avoir connaissance de ces documents.

(N.D.L.R.) Une erreur s'est glissée dans le numérotage des feuilles lors du travail dactylographique.

La page " 10 " fait en réalité suite à la page " 5 "; les pages 6 à 9 n'existant pas.

Veillez excuser la rédaction.

Rapport sur la journée du 7 septembre 1944 de la section P.A.
(corps 013) de Jemeppe-sur-Meuse placée sous mon commandement.

par Antoine RASQUIN (1)

Le 7 septembre 1944, dès la matinée, mes hommes se trouvaient sur pied de guerre et dès le début de l'après-dîner commençaient les prises de position du côté de GRACE-BERLEUR (Boutte) et de Jemeppe-s.M. (Thier de Grâce) afin d'attaquer la position de résistance ennemie en l'occurrence le terril des Corbeaux par plusieurs côtés à la fois.

Après le pilonnage du terril par l'armée américaine, l'assaut du terril fut ordonné avec l'appui de l'armée américaine permettant de mettre en déroute ce qui restait encore vivant de l'occupant, nous fûmes aidés par les Milices Patriotiques du F.I. et par d'autres sections prenant l'assaut par les autres points du terril.

Dans cette bagarre nous dûmes déplorer la mort de deux de nos camarades, les amis DUPAGNE Gustave et VANDENBOOM Noël.

Les prisonniers allemands furent remis à l'armée américaine.

Faisaient partie de la section d'assaut et sur pied de guerre depuis quinze jours au moins les camarades suivants : MASY Maurice, VANDERSCHRAEGE Raymond, LOSKI Amédée, les frères BUSTIN, BRAYEUR Henri, GRAULUS Louis, VANSTRAELEN Eugène, MAHY Louis, CLAMAR Louisa, CHARLIER Joseph, GODELET Louis, les frères STRAETMAN et d'autres encore.

(1) : Ancien commandant de partisans à Jemeppe s/Meuse.
son nom de guerre était CLOOS Henri.

Après la prise du terril et l'occupation de ce nid de résistance par l'américaine, nous redescendîmes pour occuper une partie de l'administration communale où fut installé notre quartier général avant d'occuper l'immeuble de Monsieur DUYK de Jemeppe s.M., immeuble situé quai des Carmes et qui avait été réquisitionné et occupé par l'organisation ennemie TOD.

Des hommes de mon groupe furent placés au charbonnage des Makets et Kessales afin de surveiller les bâtiments et le matériel menacés de détérioration par des vandales désireux de voler courroies et bois de mine car pour nous le travail devait reprendre au plus tôt afin d'assurer le ravitaillement en combustible de la population.

Fait à Jemeppe-sur-Meuse, le 11 janvier 1972.

L'action des Partisans Armés en Ourthe-Amblève à l'approche de la Libération.

par André DANS.

Le 9 mai 1944, à midi exactement, comme cela était convenu, Etienne Marcel (André DANS) rencontrait Peeters (Robert LEJOUR) dont il était l'adjoint. Robert Lejour était le commandant du corps 013 de l'Armée Belge des Partisans.

Cette entrevue est historique à deux points de vue. Le premier : ce fut le dernier rendez-vous auquel participa Robert Lejour qui devait être arrêté quelques heures plus tard par la Gestapo. Le second : c'est alors que Robert Lejour annonça à son adjoint qu'on se trouvait en "phase A"... ce qui signifiait que le débarquement allié aurait lieu dans les six semaines suivantes et qu'il fallait préparer le soulèvement populaire libérateur notamment en coordonnant l'action des Partisans et des Milices Patriotiques du F.I.

Ironie du sort, Robert Lejour recommanda à André Dans de suivre la consigne du 10 mai... c'est-à-dire de ne pas sortir de toute la journée pour éviter les rafles sauvages qui pourraient avoir lieu ce jour, où, en Belgique, on se souvenait de la lâche agression hitlérienne de 1940.

Le lendemain, l'Etat-Major du Corps était décapité. Seuls échappaient à l'arrestation André DANS et LEA (responsable des services de l'Intendance).

La presse collaboratrice en fut ses choux gras, publiant les noms de guerre de tous ceux qui avaient été arrêtés et, y glissant pour semer la suspicion dans les rangs de la Résistance, le pseudonyme "Etienne Marcel" d'André Dans, adjoint de Robert Lejour. L'ennemi savait ce qu'il faisait. André Dans dut donc subir la règle de la quarantaine obligatoire pour tous ceux qui pouvaient avoir été arrêtés par les nazis.

Heureusement, la vague d'arrestation ne toucha pas les Régiments qui purent continuer avec la ferme résolution coutumière les combats de guerilla.

De son côté, profitant de sa solitude obligée en Hesbaye, André Dans préparait un plan de réorganisation du corps 013 qui devait d'ailleurs aboutir en juin à la création du Vème Régiment des P.A. dont J. Brugmans devait assumer le commandement.

La création de ce régiment était nécessaire pour achever de ceinturer l'agglomération liégeoise dans le cadre de la phase A des opérations de libération.

A la mi-juin, l'Etat-Major de corps était reconstitué. Jules Gusbin (Valère) en prenait le commandement en remplacement de Robert Lejour, André Dans (devenu Rimsky, par mesure de sécurité) en était le chef d'Etat-Major et Albert (?) devenait adjoint au commandant de corps.

Le contact avec le commandement national était normalement rétabli et Raoul Baligand dirigeait les opérations à l'échelle de trois provinces : Liège, Luxembourg et Namur.

Tout était à nouveau en place. Le coup dur escompté par l'ennemi n'avait pas porté ses fruits. Le corps 013 pouvait répondre présent et organiser la phase suivante des opérations pour la libération de Liège... à savoir la mobilisation générale des forces de la Résistance afin d'aider les alliés à libérer le pays.

L'ordre vient alors du commandement national de, non seulement provoquer l'insurrection au moment opportun dans les grands centres, mais également de replier le plus grand nombre de combattants aguerris sur l'arrière des troupes allemandes pour désorganiser leur résistance.

Selon la carte des opérations alliées du moment (le mois d'août), il semblait bien que la libération de Liège se ferait par le nord et que, pour suivre la direction nationale, l'Etat Major de corps devait replier une partie importante de ses forces vers le sud... c'est-à-dire en Ourthe-Amblève. Opération d'autant plus rationnelle que déjà se trouve en Ourthe-Amblève le 4ème Régiment de P.A. commandé par Firmin (Parmentier de Sprimont), régiment le mieux armé et le plus aguerri dans la guérilla. C'est à ce Régiment que l'on doit des exploits comme le Pont de Chanxhe, le Pont de Remouchamps, le tunnel d'Esneux, parmi tant d'autres actions importantes.

Rimsky (A. Dans) est désigné pour mener les opérations de libération en Ourthe-Amblève. En plus du 3ème Régiment, il recevra en appui le 2ème Régiment (commandé par Roland - le Dr. Rahyr de Hollogne).

Le premier problème qui se pose est de savoir comment transférer ce 2ème Régiment au sud sans attirer l'attention des Allemands par des mouvements perceptibles et sans créer trop vite une concentration de près d'un millier d'hommes à leur arrivée en Ourthe-Amblève. En effet, les P.A. du 2ème Régiment ne possèdent que des armes ultra légères et en petites quantités. La guérilla urbaine qu'ils avaient menée jusqu' alors ne requérait que revolvers et dynamite. Mais, l'Etat-Major de corps avait la promesse formulée par un Major Anglais parachuté en O.A. d'un envoi de 2.000 mitraillettes avec munitions dans le courant du mois d'août.

Ce parachutage n'eut jamais lieu et le major anglais expliqua que lorsqu'il avait quitté Londres les stocks d'armes destinées aux P.A. existaient mais que le gouvernement PIERLOT en exil mettait des bâtons dans les roues pour leur parachutage. Il en allait autrement pour les parachutages d'explosifs qui eux furent reçus en certaines quantités. De quoi donc le Gouvernement belge de Londres avait-il peur ?

Cette promesse d'armes permettait donc de risquer l'opération osée du transfert du 2ème Régiment en Ourthe-Amblève.

Rimsky décida de disperser les P.A. du 2ème Régiment dans tous les villages du triangle formé par l'Ourthe-Amblève. Comme il fallait faire vite et qu'un recensement des points de réception eût demandé plus d'une dizaine de jours, il décida de choisir tous les presbytères de la région comme lieu de ralliement. Chaque compagnie reçut donc un ordre de rejoindre, par section, le presbytère de chaque village. Les sections devaient l'occuper, traiter le curé avec la plus grande déférence mais, pour lui éviter les ennuis prévisibles en cas d'arrivée des nazis, le traiter en prisonnier, de manière à ce qu'il puisse éventuellement se justifier.

Le premier problème -éviter une concentration suspecte- était résolu.

Le deuxième : en 48 heures il fallait faire transiter près d'un millier d'hommes sur les routes du sud. Impossible de prévoir des chemins absolument sûrs. Il n'était pas possible de deviner les mouvements des troupes allemandes. Le seul problème à résoudre était d'éviter une présence trop visible sur les routes. Il fallait donc diversifier au maximum les itinéraires et les horaires. Cela fut fait.

Chaque chef de groupe reçut son itinéraire et son horaire, établis de telle manière qu'il n'y eût pas plus de deux hommes au même moment, au même endroit. Cela fut fait en 48 heures : record s'il en est, puisque tout devait s'écrire à la main et qu'un seul homme devait en assumer la conception pour qu'il n'y eût pas d'histus.

Les presbytères occupés, les P.A. attendirent vainement les mitraillettes promises. Le message "Philippe viendra ce soir" qui devait annoncer le parachutage ne passa point à Radio-Londres, comme promis.

Que fallait-il faire ? Les hommes enfermés dans les presbytères commençaient à s'énerver. Des imprudences, dues à la lassitude, pouvaient être commises.

En accord avec l'Etat-Major du 3ème Régiment, Rimsky décida le regroupement des deux régiments dans le parx du château d'Houart à Anthismes. La concentration s'opéra sans la perte d'un seul homme. Déjà, les P.A. sont les maîtres en Ourthe-Amblève. Ce fut le premier coin de territoire belge libéré, à un point tel que tous les collaborateurs ayant été liquidés ou mis en fuite, on réinstalla les anciens conseils communaux qui avaient été destitués par les nazis.

Cela ne signifiait pas que l'on y vivait quètement, à l'abri de toute surprise. C'est ainsi qu'un beau matin, une colonne d'Allemands occupa Comblain-au-Pont et prit le bourgmestre comme otage.

Les Allemands sont armés jusqu'aux dents. Ils sont évalués à plusieurs centaines. Peut-on, avec 20 minutes de feu (les munitions dont disposaient les P.A.) se hasarder dans un combat ouvert ? C'est risquer toutes ses forces vives en une seule fois et surtout entraîner la mise à feu et à sang de Comblain. Une réunion des principaux responsables décide l'envoi d'un ultimatum au commandement de la colonne allemande. 24 heures sont données pour libérer le bourgmestre et vider les lieux. Le commandement allemand connaissait les forces des Partisans dans la région, l'espoir d'une réussite n'était pas exclu.

Dans le courant de la journée, le service de renseignements faisait savoir que les Allemands avaient obligé les femmes de Comblain à s'occuper de leur cuisine militaire. Une décision rapide était prise. Il fallait réunir tous les narcotiques en possession du service sanitaire, d'ailleurs fort bien équipé

et tenu par un nombre impressionnant de médecins (organisé par le Dr Rahyr, commandant du 2ème Régiment) et contacter une des femmes d'ouvrage pour la convaincre de verser le flacon de narcotique dans le café du matin des Allemands. Dès la fin de l'après-midi tout était arrangé, la femme trouvée et le flacon de narcotique prêt.

Les P.A. s'imaginaient déjà ramassant les Allemands endormis et s'appropriant un matériel de guerre important dont plusieurs canons auto-tractés.

Malheureusement (façon de parler !), pendant la nuit, les Allemands libèrent le bourgmestre et abandonnent les lieux. La réputation des Partisans d'Ourthe-Amblève les avait vaincus. Ils obéissaient à l'ultimatum.

Le Château d'Houart était, avec son grand parc, un endroit rêvé de concentration. Mais tout à une fin, l'aviation ennemie repère le charroi et le va-et-vient que cette concentration entraînait.

Le service de renseignements annonce l'arrivée de tanks ennemis. A propos de service de renseignements, il faut savoir que les Allemands, en représailles pour tous les sabotages qui avaient eu lieu dans la région, avaient interdit le téléphone depuis six jours. Le personnel des Centrales avait été liquidé... en principe. Mais les braves agents des T.T., clandestinement, avaient remis en marche le réseau à l'usage exclusif des P.A. Dans chaque village, il y avait donc un agent de renseignements relié téléphoniquement au P.C. des P.A. Cela permettait une information rapide dans les deux sens.

Des tanks allemands sont donc annoncés. En moins d'un quart d'heure, tout le matériel et les centaines d'hommes présents sont camouflés dans le parc et le Château reprend l'allure paisible qu'il avait perdue depuis plusieurs jours. Des cha-pelets de grenades sont préparés au cas où le combat devait être engagé. Chaque arbre cache son homme prêt à agir.

Prudents, les tankistes allemands ont fermé leur tourelle pour pénétrer dans l'enceinte. Il est donc difficile de les

attaquer sans risquer qu'ils ne détruisent le Château à coups de canons... ce que l'Etat-Major ne voulait pas, compte tenu du bon accueil qui leur avait été réservé par la baronne, propriétaire des lieux.

Mais, ces tourelles baissées empêchent également une bonne visibilité pour les occupants des tanks. Les lourds engins font le tour du parc puis s'éloignent sans ouvrir le feu.

Une réunion d'urgence de l'Etat-Major examine alors la situation. Certes les Allemands pouvaient ne rien avoir constaté d'anormal. C'était possible. Mais, il se pouvait également qu'il ne s'agit que d'une patrouille de reconnaissance précédant l'arrivée d'une colonne blindée. Le risque ne pouvait être pris de rester sur place. La décision tombait : à l'aube, on évacuerait les lieux pour installer un camp de l'autre côté de la colline, dans les bois de Stepennes.

Ce fut un spectacle extraordinaire que cette file interminable de Partisans, passant à travers champs, l'arme à la main, prêts à intervenir à la moindre alerte et poussant devant eux quelques dizaines de soldats allemands prisonniers. Dans le silence de l'aube, à peine troublé par le chant des coqs en éveil, le bruit sourd des pas sur la terre éveilla les paysans des fermes isolées près desquelles la colonne passait et les fenêtres s'ouvrirent lentement pour laisser paraître des têtes bouffies de sommeil.

André DANS (Rimsky) marchait en serre-file;

Dans le bois des Stepennes, ce fut le grand branle-bas pour l'installation d'un camp immense. Le choix d'une jeune sapinière comme emplacement s'imposa parce qu'elle était plus facile à défricher. A ce propos, parmi les prisonniers ennemis détenus, se trouvaient une vingtaine de Russes de l'armée Vlassov que les Partisans Soviétiques de l'Etat-Major (ils étaient deux) avaient décidé d'épargner pour les remettre à la justice de leur pays. Ce sont ces hommes, agiles comme des singes, qui défrichèrent la plupart des espaces nécessaires à l'installation de grandes tentes camouflées. Ils

se plaçaient à sept près d'un jeune sapin. L'un d'entre eux grimpa au sommet de l'arbre qui s'inclinait... puis, suspendu à la cime, se laissait tomber de tout son poids, amenant ainsi l'arbre à l'horizontale..., et à ce moment, les six autres, trois de chaque côté du tronc, tiraient de toutes leurs forces : le sapin était déraciné. Cela prenait à peine une minute. Ils travaillaient comme de vrais bulldozers et, dans ces conditions, le camp fut rapidement construit.

Déjà dans l'après-midi, deux ouvriers des T.T. venaient installer le téléphone de campagne dans la tente de Rimsky. Cela permettait à ce dernier de rester en contact avec les services de renseignement et les unités du 3ème Régiment qui continuaient à assurer l'occupation du territoire.

D'autre part, le nombre de partisans grossissait à tout moment. Des unités isolées rejoignaient le camp central et l'on vit notamment arriver un groupe important venant de Stoumont (corps du Luxembourg) commandé par Valjean (J.B. Dawans). Ce fut la grande "retrouvaille" entre deux sérésiens que près de trois ans d'illégalité avaient séparés : André Dans et J.B. Dawans, deux militants ouvriers d'avant-guerre.

Une nouvelle importante parvient alors. La compagnie André a pris le poste d'observation anti-aérien de Villers-aux-Tours et l'occupe. Un jeune déserteur allemand (Johnny), dont la mère était anglaise, assure la liaison téléphonique avec l'armée allemande, se contentant souvent du "Rien à signaler" commode. Le commandement allemand ne s'aperçoit de rien. Mais où cela devient une opération capitale, c'est dans le fait que ce poste d'observation domine toute la région et permet de découvrir, grâce aux lunettes spéciales dont il est équipé, des horizons immenses, 25 à 30 kilomètres. Immédiatement, les braves T.T. relient le poste d'observation au P.C. du camp des Stepennes.

C'est dans ces conditions que se livrera notre bataille la plus importante. Une division allemande pénètre dans le

territoire sacré et prend ses quartiers sur la colline en face des Stepennes. Un motocycliste qui conduit la division est tué par une patrouille des Partisans. Sa sacoche est aussitôt amenée au P.C. des Stepennes et révèle que cette division ne fait que transiter et descend vers le midi de la France où la percée alliées rend la situation intenable pour les Allemands. Aussitôt, la décision est prise : il faut empêcher cette division d'accomplir sa mission. L'objectif est d'abord de la fixer sur place. Personne n'envisage sérieusement de lui faire rebrousser chemin. C'est pourtant ce qui arrivera dans les 24 heures. Renseignés à toutes les minutes sur l'évolution des patrouilles allemandes par le poste de Villers-aux-Tours, les P.A. arrivent à organiser des opérations de harcèlement tellement efficaces que la Wehrmacht croit se trouver devant des milliers et des milliers de partisans. Les nazis ne peuvent faire un pas sans qu'on leur tombe dessus. La réputation des Partisans d'Ourthe-Amblève aidant, la panique s'installe chez l'adversaire et la division lève le camp, abandonnant son itinéraire premier. Mission réussie... au profit des troupes de débarquement.

A partir de ce moment, la région est véritablement interdite aux nazis. Plus de communications ferroviaires depuis des mois déjà (obstruction du tunnel d'Esneux et destruction du pont de Remouchamps). Plus de communications par route : les P.A. tiennent le haut du pavé. Plus d'informations aériennes : le poste de Villers-aux-Tours ne répond plus. La région est totalement libérée. L'armement et les munitions récupérées sur l'ennemi compensent le parachutage de mitraillettes qu'on attendait toujours.

Enfin, dans les premiers jours de septembre, les Américains sont annoncés. Le service de renseignements qui a pris contact demande par téléphone qu'une délégation de l'Etat-Major se rende à la Maison Communale de Plainevaux pour y rencontrer le commandement de la colonne américaine.

André Dans (Rimsky) et Vladimir Velogogensko (Billy), major d'artillerie soviétique, s'embarquent sur une voiture et se ren-

dent immédiatement à Plainevaux pour y apprendre que les Américains sont descendus sur Esneux. En route pour Esneux ! Ils rejoignent la colonne blindée américaine stationnée avenue Montefiore où déjà les riverains sablent le champagne avec les Américains. Le contact est rapidement établi avec le colonel qui dirige l'opération. Dans un sabir qui permet à chacun de faire intervenir toutes ses connaissances en langues étrangères, les P.A. finissent par comprendre que la colonne blindée est bloquée. Les Allemands occupent le pont d'Esneux et risquent, à l'apparition des blindés, de le faire sauter. Or, c'est la seule voie rapide vers Liège.

Le colonel américain fait comprendre qu'il ne dispose pas d'infanterie et que la prise du pont, en marche à pied, ce n'est pas une affaire de tankistes. André Dans demande alors dans combien de temps l'infanterie américaine sera sur place. Deux jours ! fut la réponse laconique. Le commandement des P.A. hésita.

Devait-il encore risquer la vie de ses hommes qui combattaient pour la plupart depuis deux ou trois ans dans la forêt... alors qu'un outil de guerre bien huilé comme l'armée américaine pouvait prendre la relève ? C'était un cas de conscience...

Entretemps, le commandant André (de Villers-aux-Tours) avait rejoint Esneux avec une vingtaine de ses hommes. Le commandement se rappela en ce moment difficile que les nouvelles de Liège parvenues le matin même étaient alarmantes. Les nazis dynamitaient "Le Cadran". Des exécutions sauvages et sommaires avaient lieu à la Citadelle.

La décision tomba. Les P.A. prendraient le pont qui n'était gardé que par une dizaine de landsturm, mais qui disposaient d'une mitrailleuse mise en batterie. L'assaut fut donné par des hommes qui savaient s'avancer jusqu'à quelques mètres de l'ennemi sans se faire repérer. Deux blessés, dont un assez grièvement, chez les P.A. Aucun survivant chez les Allemands massacrés par les grenades.

Les partisans entrèrent les premiers dans Esneux définitivement libérée.

La porte de Liège était ouverte. Par le pont intact et aussitôt déminé, la colonne blindée américaine pouvait percer vers la Cité ardente.

Le colonel américain, impressionné par la vaillance de la compagnie André, demandait à Rimsky de pouvoir emmener ces hommes avec lui au cas où, sur le chemin de Liège, une nouvelle opération d'infanterie serait nécessaire. C'est ainsi que, chargés de P.A., les tanks américains firent leur entrée à Liège.

Contribution à l'histoire de la résistance :Souvenirs d'un commandant de partisanspar Joseph LECLERC (1)Mon activité dans la Résistance comporte trois étapes :

1. Activité dans la région liégeoise (Seraing) de fin 1940 au 5 novembre 1942, date à laquelle j'ai quitté Seraing pour échapper à l'arrestation par les Allemands.
2. De novembre 1942 à la fin 1943, dans la région de Huy/Waremme.
3. Après un bref passage dans le corps de Verviers, au commencement de 1944, je suis affecté à la brigade spéciale (pour Baligand).

Mobilisé en 1940, après avoir séjourné en France en tant que militaire, je suis rentré chez mes parents à Warzée (Condroz) le 14 août 1940 en convoi militaire avec ordre de me présenter à la Kommandatur de Huy, ce que je ne fis pas, sinon j'aurais été prisonnier en Allemagne.

Je repris mon travail aux usines Espérance Longdoz à Seraing s/M. J'étais en pension à Seraing au 216, rue de la Baume.

A partir de fin 1940, avec mon camarade Fernand Verdin habitant à Seraing et travaillant aussi l'Espérance Longdoz dans le même service électrique, nous diffusions la presse, faisons des récoltes de fonds pour solidarité croix-rouge du Front Wallon.

Avec ce camarade, nous avons récupéré des armes et des explosifs, entreposés chez lui à la Boverie à Seraing.

Ensemble, nous avons saboté des wagons à minerai dans l'usine (sable et poudre d'émeri dans les boîtes de roulement des wagons), coupé les boyaux des freins Westinghouse. En 1941, sabo-

(1) de Charleroi, membre du Comité National du F.I. Confédération Il fut, pendant la guerre, un courageux commandant des partisans sous les noms de guerre de Georges et ensuite de François.

tage avec mon Cde Verdin de 2 gros transformateurs reliant l'Espérance Longdoz avec l'Union des centrales.

En face de ma pension habitait le Docteur Godenir, au 215 rue de la Baume, dont la gouvernante était la belle-soeur de Camille Hans, ancien combattant d'Espagne domicilié à Herstal. Je fus mis en contact avec lui vers septembre 41, c'est alors que je fus effectivement enrôlé dans le groupe de sabotage de la région de Seraing sous le nom de Georges Legrand. J'appris dans la suite que notre chef était le Cde Dehareng. J'ai aussi connu Rasquinet et rencontré plusieurs fois le Cde Bernimoulin chez le Docteur Godenir chez qui il venait souvent se restaurer.

Avec Camille Hans, nous préparions les charges d'explosifs, pour les sabotages, chez le Docteur Godenir; c'est d'ailleurs chez lui aussi que se trouvait mon revolver 9 mm. venant de la fabrique d'armes de Herstal, par pièces détachées passées par des camarades travaillant à la F.N. Cette arme était à ma disposition à tout moment.

Fin 41, avec Camille Hans, sabotage des câbles de haute tension reliant l'usine d'Espérance à Seraing et fournissant le courant à l'usine Espérance à Liège-Longdoz, câbles passant au Pont de Froidmont, paralysant ainsi l'usine plusieurs jours.

Commencement 42, le groupe de Seraing étant bien formé, sabotage de sept pylones à haute tension sur les différentes lignes partant du poste principal à Rotheux-Rimièrre (groupe de 3 à chaque pylone); j'étais alors chef de groupe. C'était un dimanche matin, l'explosion n'eut pas eu lieu à mon pylone, la mèche s'étant éteinte, aussi je suis retourné au pylone pour rallumer la mèche (je fus d'ailleurs félicité par le Cde Dehareng par la voix de Camille Hans). Opération réussie à presque tous les pylones (désarroi chez les Allemands), cette action paralysa l'industrie du bassin pendant plusieurs jours.

Commencement 42, sabotage des câbles à haute tension du charbonnage de Marihaye passant dans des tuyaux au Pont de la Troque à Seraing.

ler mai 1942 : sabotage des voies du tram vert à Seraing.

vers mai 1942 : le Cde Camille Hans et le Cde Rasquinet furent

arrêtés par les gendarmes belges et remis ensuite aux Allemands à la suite de l'abattage du traître Maka sur le Pont de Wandre (je ne participais pas à cette action, c'était à Liège, et je faisais partie du groupe de Seraing). Ce traître Maka avait livré le Cde Dehareng à la Gestapo, dans un guet-apens, et notre Cde fut abattu sur place (2).

Toujours en 1942 :

- sabotage des voies ferrées Liège-Longdoz Flémalle.
- sabotage du raccordement à l'Usine Cockerill.
- sabotage des génératrices à l'usine Pieper à Herstal.
- sabotage des voies ferrées ligne Liège-Longdoz, à Seraing, à l'endroit : Eglise de la Troque.
- bombe placée à l'office du travail à Seraing.
- attaque de la maison Souka (dénonciation à Seraing).
- incendie de tous les bois de mine au charbonnage du Thier-Potet à Seraing.
- sabotage des transformateurs au Charbonnage des Sox Bonniers à Seraing, paralysant le fond et la surface pour plusieurs jours.
- sabotage du pont aux ateliers Behr à Jemeppe s/M.
- sabotage de la grosse grue aux établissements Cockerill à Seraing s/M.

En août 1942, le dynamitage des pompes à la station de pompage de l'usine d'Ougrée Marihaye fut un échec. Le groupe venant de Liège tomba dans une embuscade, les Allemands les attendaient. Notre groupe de Seraing n'eut pas le temps d'intervenir - un camarade du groupe de Liège fut blessé mortellement et plusieurs autres P.A. arrêtés, et dans la suite fusillés.

L'opération fut remise à plus tard et dans le courant du

(2) : Voir le récit dans le livre "Avec l'armée belge des Partisans" de Pierre Bodart, de la page 128 à la page 135 (récit fait par moi à Bodart qui habitait d'ailleurs la région de Charleroi en 1948). Il me cite avec l'initiale F., c'est-à-dire François, nom de guerre que je portais à la libération, alors qu'à l'époque de 1942 mon nom de guerre était Georges. Bodart a sans doute pensé que je m'étais toujours appelé François.

mois de septembre, le dynamitage au plastic de toutes les pompes (à part deux) fut complètement réussi, ce qui ralentit très fortement la production d'Ougrée-Marihaye.

Destruction de la ligne à haute tension alimentant une usine de Grivegnée.

En juillet 42, on a abattu plusieurs officiers supérieurs de l'armée allemande en plein jour dans la ville de Liège, action que nous n'avons pas poursuivie.

Au retour chez mes parents à Warzée, dans le Condroz, près d'Ouffet, sabotage des wagons vicinaux chargés de betteraves sucrières. Incendie des wagons de lin dans les gares des Vicinaux (Ouffet, Warzée-Clavier).

Dans le groupe de Seraing, je voyais donc mon camarade Verdin tous les jours, j'y ai connu le cde Noller de Seraing, le cde Renard de Seraing, le cde Dessy de Gesves, qui ont été fusillés en 1942. J'y ai connu d'autres camarades et aussi un nommé Hayeuteux de Seraing qui fut envoyé dans le corps de Verviers vers la fin 42 (ou commencement 43). J'ai appris par la suite qu'après son arrestation à Verviers, il était devenu traître.

Mon camarade Fernand Verdin fut arrêté vers la mi-octobre 42 à Seraing dans sa petite maison de la Boverie dans laquelle il y avait un dépôt d'armes. Il s'est défendu contre les Allemands à la grenade et au revolver. En fin de compte, les Allemands l'ont arrêté, l'ont torturé pour le fusiller environ 1 mois après.

Le 5 novembre 1942, les Allemands sont venus pour m'arrêter vers 6 H. du matin, à ma pension, au 216, rue de la Baume à Seraing s/M. Prenant des précautions depuis l'arrestation de mon camarade Verdin, je n'étais pas à ma pension. Ils sont allés en face arrêter le docteur Godenir et sa gouvernante. Les Allemands y ont trouvé mon revolver et l'Histoire du Parti Bolchevik. Je suis convaincu que mon camarade Verdin n'a pas parlé.

Les Allemands après leur passage à ma pension, sont venus à l'usine pour m'arrêter, mais j'étais sur le qui-vive. Mon frère Raymond qui travaillait aussi à l'Espérance Longdoz est venu

me dire que les Allemands étaient à l'entrée de l'usine et contrôlaient les cartes d'entrée; comprenant que c'était pour moi, j'ai filé vers une sous-station électrique et me suis caché toute la journée dans un large caniveau à câbles reliant cette sous-station au gros moteur du Blooming.

J'étais occupé comme monteur-électricien et je connaissais les lieux. Les Allemands, sachant que j'étais dans l'usine, l'ont cernée et ont obligé mon chef à les piloter à tous les endroits où j'aurais pu travailler. Ils avaient tout pris dans mes armoires à l'usine, même les vêtements, et j'ai su par après qu'ils avaient enlevé aussi tout ce qui m'appartenait à la pension.

Tard dans la soirée du 5 novembre, après avoir pris des renseignements auprès d'un camarade de travail, j'ai pu quitter l'usine en sautant le mur le long de la rue des Guides. Je suis allé loger chez un camarade nommé Gielen qui travaillait avec moi. J'étais en bleu de travail. Ce camarade m'a trouvé des vêtements et j'ai pris la décision de quitter la région. Très tôt le matin (il faisait nuit encore), et voulant éviter la gare de Seraing, je suis allé à la gare du Val St. Lambert prendre le train pour Andenne où habitait mon frère Jules qui me remit en contact avec des résistants d'Andenne. En attendant le contact avec la brigade des Partisans de la région, j'ai été hébergé rue du Commerce à Andenne, chez un marchand de vélo et lingerie. Il s'appelait Remon et, sa femme, de prénom, s'appelait Begge. Le Camarade Dispy doit aussi être passé par ce logement. Je suis alors entré dans le corps de Huy-Waremme des Partisans Armés, sous les ordres du Commandant de Corps Leflot Clément de Tihange, dont j'ai connu le nom dans la suite. Ma pièce d'épreuve et ma première action dans le corps de Huy fut l'abattage dy traître Mouton (ancien d'Espagne, m'a-t-on dit) qui tenait un café rue Sous-le Château de Huy. Il faisait des réunions de jeunes chez lui, leur donnait des tracts anti-allemands et ensuite les faisaient arrêter par la gestapo.

A cette époque j'ai connu le camarade Hubin Armand que je n'oublierai jamais. C'était le neveu du député socialiste Hubin de la région de Huy (Vierset -Barse) . Ce camarade était aussi un ancien combattant d'Espagne. Il était avec nous dans le groupe P.A. de Huy-Waremme. J'allais loger assez souvent chez une de ses connaissances appelée Udolphine, habitant les Avins en Condroz (son nom de famille m'échappe). Quelques mois après, il nous quitta pour le Corps de Liège. Je l'ai revu trois ou quatre fois quand il revenait aux Avins. Il faisait partie de la Brigade spéciale de Lejour sous le nom d'Arsène et il fut malheureusement fusillé. C'était un camarade de grand coeur, sans peur, plein d'enthousiasme, prenant les choses du bon côté.

Quelques mois après mon arrivée au Corps de Huy-Waremme, le Cde Leflot étant malade, je le remplaçai.

J'ai eu comme responsables de secteur les Cdes Willy Frère, René Adam et un autre cde (je n'ai jamais su son nom, ce fut le tout premier, c'est peut-être Jean Rock).

J'avais des contacts réguliers hebdomadaires à des périodes différentes avec Georges Glineur, Sam Herssens, Bertha Piterbourg. Je ne connaissais naturellement pas leurs noms à cette époque. C'est en les revoyant après la guerre que je les ai connus sous leurs vrais noms.

Le commandant Clément Leflot, malade, était en repos dans une ferme près de Ciney. C'est là qu'il fut dénoncé et livré aux Allemands. Il fut fusillé début 1944. J'avais comme courrière Mme Damoiseaux (appelée Antoinette), camarade courageuse et d'un dévouement exemplaire, qui habitait au 43 rue René Dubois à Statte (à présent décédée). Elle et son mari furent arrêtés peu de temps après mon départ du Corps de Huy-Waremme. Son mari est décédé dans les camps. J'avais aussi contact avec une intendante nationale du nom de Mathilde (juive je pense) à qui je remettais les fonds prélevés dans les bureaux de poste.

Du fait que j'étais recherché, le cde du secteur Willy Frère me fit prendre un autre nom et de Commandant Georges je devins

le Commandant François.

Je me rappelle très bien de l'arrestation de Georges Glineur que j'appris le lendemain, ne l'ayant pas vu à un rendez-vous que j'avais avec lui à Huccorgne. C'est quelque peu après que j'appris que c'était le traître Paquet de Charleroi qui l'avait arrêté à sa descente du train et réquisitionné deux gendarmes pour le conduire à la prison de Marneffe.

Ce Paquet était un lâche. Dans la suite, il a essayé de s'infiltrer dans un groupe à Andenne en organisant ce que nous appelions un coup personnel. Il fit arrêter deux hommes d'Andenne et le Cde Gossiaux Vital de Tamines, très connu de lui, et qui fut fusillé par la suite.

Nous l'avons recherché dans la région, mais sans renseignements bien précis, pas même de photo, nous n'avons pu l'atteindre.

J'ai eu comme adjoint, un camarade de Seilles, le Cde Valère de son vrai nom Bourguignon Florent (très malade, décédé très peu de temps après la libération) et un autre camarade des pays rédimés des environs de St. Vith (exactement Crombach), déserteur de l'armée allemande, Schausse Nicolas, qui me remplaça comme commandant de corps à mon départ du corps de Huy-Waremme -commandant René. Ce camarade fut arrêté et fusillé vers la mi 1944.

J'étais en contact aussi avec le Cde Mérenne, garde champêtre de Modave, qui était illégal et responsable pour une partie de la Hesbaye.

Comme cdt de bataillon, il y avait aussi le Cde Bourlard qui devint, un peu de temps avant la libération, commandant de corps à Verviers. (Il est toujours en vie). J'étais en contact aussi avec le Cde Ruisseau Adolphe, garde forestier de Huccorgne, responsable d'un groupe important M.P. de la région et le Cde Muselle de Bas-Oha, à présent membre du Comité National F.I. Confédération.

Dans le Condroz, j'avais un groupe important à Bois-Borsu

en rapport avec le cde Liégeois Hubert de Bois-Borsu. Le cdt de bataillon était le jeune Delvaux Georges, tué par les Allemands au cours d'un engagement avec ceux-ci au carrefour de Maissin.

Il y avait aussi sous mon commandement dans le Condroz (région de Mandrin) un maquis de nombreux réfractaires sous le commandement de Julien, très recherché par les Allemands.

Un groupe à Gesves dont le responsable était un facteur (je ne me rappelle plus le nom). Un groupe à Ciney avec comme responsable un cheminot du nom de Maxime. Contact aussi avec un camarade du nom de Théo venant du corps du Luxembourg, je me rappelle que ce cde n'avait qu'un bras, et aussi avec Prévot d'Andenne. Contact aussi avec Hannot Fernand d'Andenne du S.P.A. qui me procurait toutes les fausses pièces d'identités, permis de travail, port d'armes...

Au cours de mon passage au corps de Huy-Waremme de janvier 1943 à janvier 1944, à des dates qu'il ne m'est plus possible de situer exactement :

1. exécution de nombreux traîtres et gros collaborateurs (35)
2. nombreux coups dans les postes, tant dans le Condroz qu'en Hesbaye. Fonds entièrement remis à l'intendante nationale
3. réquisitions dans les fermes et gros magasins pour ravitailler les maquis de réfractaires
4. enlèvement des timbres de ravitaillement dans de nombreuses communes (remis à l'intendante nationale)
5. destruction des machines et incendie d'une grosse scierie (scierie Delvaux à Vierzet-Barse) fabriquant des manches de grenades pour les Allemands
6. incendie des récoltes de lin et de colza dans de nombreux villages en Hesbaye et dans le Condroz (Bois-Borsu, Pailhe, Acosse, Burdinne, etc...)
7. destruction de wagons chargés de lin (carbonisés, mis à la ferraille par l'incendie) en gare de Statte, principalement, et de Huccorgne par briques incendiaires de notre fabrication
8. sabotage des freins Westinghouse de centaines de wagons dans les gares de la ligne Namur-Liège
9. enlèvement d'explosifs dans les carrières d'Andenne
10. enlèvement de poudre explosive à la poudrière de Clermonts/Huy.

11. sabotage de la ligne de chemin de fer Namur-Liège. Déboulonnage des rails provoquant des déraillements
12. 2ème sabotage de cette ligne par mine explosive lors d'un passage de train Mitropa de permissionnaires, opération non réussie (la mine a raté)
13. destruction d'un pont roulant aux ateliers Thiry à Huy
14. sabotage de machines aux usines Deloye Mathieu à Marchin
15. sabotage, sur la Meuse, de l'écluse de Sclayn
16. destruction complète par incendie des documents et bâtiments de la Werbestelle (Office du Travail) à Huy pour toute la région de Huy
17. sabotage aux ateliers Jabon à Ombre-Hausa (chantier naval)
18. plusieurs P.A. participèrent avec les M.P. du groupe Ruisseau de Huccorgne et Muselle de Bas-Oha à la libération en décembre 43 des détenus de la prison de Huy. Personnellement je n'y étais pas
19. engagement très violent avec un camion de militaires allemands au carrefour forcé de Maissin, notre Cde Delvaux G. de Bois-Borsu y fut tué, deux soldats allemands tués
20. à Bois-Borsu, nous avons désarmé six gardes wallonnes et les avons rossés à coups de bâton (estimant de ne pas devoir les supprimer).

Au cours de la préparation d'une action à Moha, trois jeunes camarades, Holler, Appelmans et un autre cde, un petit Flamand dont je n'ai jamais connu le nom, furent arrêtés par un détachement allemand et fusillés quelques jours après. Dans le maquis de Nandrin, placé sous les ordres du cdt Julien, plusieurs camarades furent pris, les armes à la main, et ensuite fusillés (tout au moins quatre dont je me souviens)

Commencement 44 je fus envoyé dans le Corps de Verviers mais je n'y suis resté que deux mois à peine.

Ensuite, j'ai pris contact avec le cde Baligand et sa courrière Collette et je suis passé dans la brigade spéciale de Baligand. J'ai participé à la libération à Namur, puis j'ai été au Centre National à Bruxelles et ensuite envoyé à Charleroi pour seconder Serge (René Adam).

Annexe : copie de la citation à l'ordre de Léopold II, par arrêté du régent en date du 19.12.1947, n° 4539 bis et du 30.1.1947 n° 3479

"Nommé officier de l'ordre de Léopold II avec Palme et attribution de la Croix de guerre 1940 avec Palme et décoré de la Médaille de la Résistance.

Pour Membre de l'Armée Belge des Partisans dès 1940, organisa les premiers groupes de sabotage. Mit sur pied et participa à de très nombreux actes de sabotage industriel et des voies de communications. Reprit le commandement du Corps de Huy-Waremme. Participa avec ses hommes aux actions les plus périlleuses, payant constamment de sa personne, assumait le commandement d'un secteur de la Province et du Luxembourg et participa, à la tête de ses unités, aux opérations libératrices du territoire. Il s'estime heureux de pouvoir lui adresser ses félicitations au sujet de cette nomination."

signé De Fraiteur.

Souvenirs de guerre de Victor Simon (1)

par Léon Humblet

Les origines

Vous souvenez-vous, c'était hier la nuit, la sombre nuit de 40, la campagne des dix-huit jours venait de se terminer tragiquement, la Belgique pensait de nombreuses plaies; les plus malheureux de ses enfants reposaient dans la terre encore fraîche d'hier, les autres en longues colonnes gagnaient les lointains Stalags d'outre-Rhin.

De l'autre côté de la Manche, devenue la Marne de 40, les stukas de l'invincible Luftwaffe semaient l'horreur d'une Blitzkrieg, rêve insensé d'un pangermanisme délirant.

(1) Vice-président national de l'Amicale de Buchenwald,
Vice-président régional du Front de l'Indépendance.

La lutte semblait sans issue et pourtant, des hommes de chez nous qui n'avaient cessé d'espérer et croire, se lancèrent à corps perdu dans une lutte souterraine et périlleuse contre l'occupant.

Au début isolés, le lendemain quelques uns, ils formèrent l'avant garde de l'Armée de Résistance.

Le groupe "JEAN FRANCOIS" créé par SIMON Victor, connu son origine au lendemain du 28 mai 40, par la création spontanée de l'aide aux prisonniers français évadés, tentant de rejoindre leurs foyers.

Ces faits glorieux ont d'ailleurs valu à SIMON Victor (Commandant Jean François), l'octroi de la médaille de la Reconnaissance française.

Cette situation dura d'une façon permanente jusqu'à la fin de la première année des hostilités. A ce moment, Jean François entre en contact avec Florent Paulus (Medin). De ces contacts, jaillit pour notre groupe la seconde phase de la lutte clandestine.

Les quelques premiers contacts ont eu lieu au 35, rue Saule Bomal à Mons-lez-Liège; de ceux-ci sortit l'idée d'une première réunion clandestine avec différents délégués du Bassin de la IIIème Circonscription Minière.

Cependant, un pas reste à franchir : trouver un local et y convoquer ceux qui sont susceptibles d'assumer une responsabilité au sein de chaque entreprise.

Résultat est obtenu et rendez-vous est donné à quelque dix personnes ainsi qu'au délégué du Front Wallon (F.W.), le camarade Dubois Henri.

xxxxx

La résistance syndicale s'organise dans les mines :

C'était dans un immeuble sis rue des Makets, à Jemeppe s/M., chez MULKENS Romain, que les amis ci-après ont répondu à l'appel du regretté PAULUS Florent, décédé par la suite au Camp de

BOURG LEOPOLD.

Répartition des charges :

SIMON Victor	responsable du Bassin
DUPONT Gustave	domicilié rue des Makets 84 - Jemeppe s/M. responsable au Charbonnage "Condorde"
MULKERS Romain	domicilié même rue et commune que le précédent, responsable au Charbonnage "du Maket"
VANDERSCHAEGE Raymond	domicilié rue du Boutte - même commune responsable au Charbonnage des "Kessales"
VANACKEN Remy	domicilié rue des Mèches - Engis responsable pour le Charbonnage du "Xhorre"
FRAITURE Emile	rue du Tilleul - Mons-lez-Liège pour le charbonnage "Bons Buveurs"
TOUSSET Joseph	route de Liège - Hollogne-aux-Pierres pour le charbonnage de "l'Arbre St. Michel"
VANEUROM Marcel	rue Alfre Smets 66 - Jemeppe s/M. pour le Charbonnage du "Champs d'Oiseaux"

Quel sera leur but essentiel : coordonner les efforts épars de ceux qui sentent et savent qu'il faut freiner la production de charbon.

Le résultat sera d'emblée acquis, les Comités de lutte syndicale seront créés, ils auront comme tâche de grouper les ouvriers afin de leur faire arracher bribe par bribe les précieux avantages qui détourneront du potentiel du ravitaillement ennemi une parcelle, fut-elle même minime, des produits qui, stockés, pourraient prolonger la résistance ennemie au blocus.

A ce moment, les premiers groupes de trois sont formés; ces groupes devront organiser des sabotages, qui seront effectués au coeur même de l'entreprise, et l'on assistera bientôt au freinage de la production, le matériel sera saccagé, des câbles rompus, des organes de machine détériorés, les ouvriers seront soumis à une incitation continuelle à déclencher des grèves, sous les motifs les plus divers.

A cette même période, aux ateliers Deltour, à Mons-lez-Liège, est créé, sous l'impulsion du Camarade PANNAYE de Montegnée, un

groupe du F.W. qui assurera la distribution des premiers tracts, la vente des tickets de C.R.F.W. (Solidarité Croix Rouge du Front Wallon), la distribution des premiers journaux. Pendant un certain laps de temps, les deux groupes s'ignoreront jusqu'au jour, où par une mission de chaulage, le hasard mettra en présence BARDONNEAU Dieudonné et SIMON Victor.

Dès le lendemain, les deux groupes fusionneront et bientôt, HUMBLET Léon, rue Longpré 28 à Mons-Crotteux, assumera la liaison continuelle.

Aucun doute ne peut plus alors subsister, les échos des traitements inhumains infligés à ceux des nôtres arrêtés par l'occupant, situent la position à adopter avec netteté; le combat doit être mené durement. Le besoin d'être armé se fait sentir. Mille solutions seront trouvées, très peu d'ailleurs seront mises en pratique et c'est avec un armement rudimentaire que notre groupe effectuera ses actions. On verra sortir des pistolets à barillet, d'autres vestiges de panoplies et même des colts impressionnants.

Chacun se créera un arsenal personnel allant de la matraque en caoutchouc d'arrosage à l'arme la plus perfectionnée et la plus moderne.

XXXXXX

Actions entreprises

Les premiers moments, outre l'activité de recrutement, la besogne essentielle sera la mise à exécution des mots d'ordre qui nous sont transmis.

Répartition :

SIMON Victor pour le bassin de la IIème Circonscription
 HUMBLET L. pour l'atelier Deltour
 DUPONT C. pour le Personnel des Lavoirs
 DESONAI Edouard et son frère Jacques : pour la rive gauche de la Meuse.

Ces derniers, dans le dit secteur, communiqueront les mots d'ordre à différents groupes qui les exécuteront par la filière des

groupes de trois.

Les actions entreprises seront diverses et porteront sur les points les plus opposés. On verra le même groupe chauler les artères de diverses communes, le jour de l'anniversaire de l'Armée Rouge, alors qu'il avait quelques jours auparavant semé des tracts comprenant une proclamation du Cardinal Van Roey.

A chaque occasion, que ce soit les 21 juillet, 11 novembre ou fêtes analogues, les groupes seront sur les dents, distribuant tracts, papillons, journaux, proclamations, drapelets; fleurissant les monuments; c'était, en quelque sorte, une propagande orchestrée rappelant aux habitants qu'on se doit de combattre.

La presse clandestine et la diffusion du matériel de Solidarité (photos de l'Abbé Firket, timbres, photos de la Citadelle de Huy, de Timochenko, etc...), occupèrent une place de choix.

XXXXXX

La presse clandestine

Voici, aussi fidèlement que possible, le bilan que l'on peut établir : d'août 1940 à septembre 1943, "Churchill Gazette", en formats photocopiés, stencils ou imprimés seront distribués.

L'imprimerie et le service rédaction se feront chez Verjus Ed., au Val St. Lambert, malheureusement la gestapo frappera et Verjus sera arrêté. Néanmoins, Poetgens André reprendra la tâche si brillamment commencée par son collègue. La distribution et répartition en paquets se fera par l'entremise de Grosjean Joseph. Le dépôt sera organisé chez Duchene Nicolas, rue Remy Damas à Mons-lez-Liège, qui acceptera l'entrepôt de ce compromettant fardeau. La "Libre Belgique" de la même époque, sera acheminée jusqu'à nous par les soins du camarade Hertjens Frans, également du Val St. Lambert; lui aussi, hélas,

sera arrêté et Henri Dubois reprendra le périlleux héritage vers la mi-décembre 43. Alors, nous cesserons, malgré nous, la distribution de ce précieux clandestin, qui, à cette époque, suivra un tracé des plus compliqué. Il quitte Liège, pour Bruxelles, d'où en compagnie de l'édition bruxelloise, il revient chez le Comte de Liedekerke à Stockay St. Georges. De là, la canalisation s'opère vers les différents dépôts. C'est le nommé Dony, membre de l'Armée Belge des Partisans (A.B.P.) et habitant à l'époque la dite commune qui nous les fera parvenir.

Le "Monde du Travail" imprimé à Liège, par Charles Rahier, nous sera acheminé par la voie de deux canaux, l'un par le camarade Pahnaye de Montegnée, rue Emile Vandervelde, l'autre par le citoyen Leroi dit Mayeur et habitant Grâce-Berleur. Ce journal, devenu quotidien, nous parviendra de juillet 41 à début 44.

Le moyen d'acheminement devant plus aisé, la distribution le deviendra aussi et les journaux suivants nous seront fournis sur une plus grande échelle :

"L'Ouvrier Mineur" - "l'Organisateur" - "Les Partisans" - "Le Drapeau Rouge" - "Front" - "La Meuse" - "Tchantet" - "Liberté" - "Debout" - "Les Syndiqués".

Ils nous parviendront successivement par les responsables : PAULUS Florent, MARTIN-DUBOIS Henri, WETTINCK Arsène, STREEL Jean et VILLERS Justin.

XXXXXX

L'action directe

En septembre 42, sous les ordres du Commandant Mathieu BIELENS (alias Henri), rue Vinave, 84 - Montegnée, est organisée l'attaque du camion blindé de la poudrière d'Haerendonck qui achemine des explosifs de Clermont s/Huy, à la gare d'Engis.

Le groupement "Jean-François" reçoit l'ordre de mission suivant : se porter au carrefour d'Engihoul pour prendre posses-

sion d'une quantité d'explosif, la convoyer vers nos dépôts et au besoin, servir de flanquement au groupe qui attaquera directement l'auto blindée.

Le jour venu, l'action se déroule point par point suivant le plan judicieusement établi. A l'endroit précis où le camion emprunte une route privée, tracée pour les besoins de la cause et parallèle à la route principale Huy-Liège, le blindé sera attaqué par un groupe de partisans. Ces derniers réduisent l'escorte et maintiennent le reste en respect pendant que s'effectue le transbordement de la cargaison à bord de deux camions amenés par le responsable LOUISE de l'Armée belge des Partisans, dont l'un est camouflé en croix-rouge et l'autre en corbillard. Immédiatement, notre groupe ramènera une partie du contenu chez les dépositaires suivants : HOUBINET Marianne (femme d'un P.G.), rue des Ecoles à Mons-lez-Liège. La part qui nous échoit est de 212 kg. Après cinq semaines d'entrepôt, elle sera utilisée au sabotage du réseau ferroviaire JEMEPPE-VERLAINE, de même que LIEGE-WAREMME, consistant en ruptures de voies, destruction d'aiguillages, de blocks et de cabines. Ces actions avaient pour but principal d'enrayer l'acheminement des ouvriers vers leurs lieux de travail et aussi la livraison des fournitures des agriculteurs à la C.N.A.A. Après, le groupe procéda au dynamitage des pylônes de la Centrale Electrique de XHORRE (Sté Kessales), et de la grue de l'Espérance 'Longdoz surplombant la Meuse. Ce travail nous fut renseigné par CARNIAUX Jules, 303, rue Champ des Oiseaux à Flémalle-Grande. L'intéressé participera à l'action ce qui nous facilitera la tâche. Il en résulte que l'entreprise sera acculée à stocker ses précieuses matières au lieu de pouvoir les écouler par la voie maritime. Vers la fin de septembre 42, un groupe conduit par V. SIMON collaborera à l'attaque de la poudrière S.E.R.T.A. située à Grâce-Berleur. L'accès du dépôt nous fut rendu possible en ayant recours à un subterfuge audacieux. Nos hommes furent travestis en représentants de l'ordre. Ces tenues nous avaient été fournies par l'entremise du Maréchal des Logis GERARD, domicilié à l'époque sur le territoire de la commune de Chênée.

Il en résultera qu'une partie de l'explosif enlevé sera canalisé vers les dépôts habituels d'où il sera repris périodiquement par petite quantité, par Louise, Maggy et différents délégués se présentant avec mot d'ordre de Mathieu Bielens qui, à ce moment, avait élu domicile clandestin chez Maria Mestrez au Bois de Mont à Jemeppe s/M. d'où il concentra son activité inlassable à la mise sur pied de nombreux sabotages.

En octobre 42, après une réunion des différents chefs de groupe, due à l'initiative de Jean Streel (Fou de Roi), mort glorieusement en cellule, il est décidé de porter un coup au sein des régions agricoles afin de signaler la présence de la résistance. En application des directives nous demandant de détruire autant que possible les stocks de froment, colza et autres, il est décidé de s'attaquer à un fermier bien connu pour son esprit cupide et sa soumission aveugle à la Corporation. Après examen de la situation, l'attaque d'un hangar, situé au centre de la commune de Mons-lez-Liège, sera décidée. Jean Streel nous fera parvenir un engin incendiaire en ébonite et de composition phosphorescente. Vers huit heures de soir, deux groupes de trois hommes chacun parcoureront les artères des endroits suivants : Mons, Rossart, Crotteux en répandant tracts, journaux. Les groupes étaient conduits : l'un par Villez Edgard, l'autre par Christ Jacques. Un groupe de quatre hommes placera l'engin incendiaire vers onze heures; la détonation aura lieu vers 4 heures du matin anéantissant entièrement le hangar et les récoltes.

Cette action eut une répercussion profonde parmi les habitants et les rapports entre public et fermiers collaborateurs en furent terriblement marqués.

1943. Par suite du départ de M. Biellens (Henri) appelé au commandement national, les contacts manqueront et pendant deux mois, le groupe "Jean-François" devra agir selon sa propre initiative. Les sabotages auront alors lieu au moyen de poudre abrasive fournie par J. Streel de Montegnée. C'est ainsi que des machines seront rapidement mises hors d'usage au Charbonnage des

"Bons Buveurs", à l'Atelier 3 de la Société Cockerill, aux Ateliers Deltour, au Charbonnage du Maket et Kessales.

Après ce laps de temps, les contacts seront repris et M. Biellens nous fait parvenir deux pistolets 7,65 et deux de 9 mm. Les munitions nécessaires seront récupérées grâce au travail accompli par Humblet L. lors d'une descente à la F.N.

A dater de ce moment, Simon organisera le détournement de dynamite au siège du Maket (Kessales). Les groupes constitués à cette fin seront dirigés par Dupont, Simon, Bruynels M., Smolders L. La sortie sera effectuée par V. Simon escorté de Humblet, prévenu de l'arrivée.

A un certain moment, la quantité était tellement importante que la création d'un dépôt autonome s'avère nécessaire. C'est ainsi qu'une maison bourgeoise de Liège sise rue au Bois, sera louée et que la surveillance sera confiée à F. Pagnessi.

Octobre 1943 Notre groupe s'organise alors de jour en jour, commandé par V. Simon avec Dupont et Humblet pour adjoints. Les groupes formés seront dirigés par Desonay Jacques, Desonay Edouard, Mateoli J. et Pivoto N. La totalité des membres atteint la centaine.

A ce moment, M. Bielens donne ordre de réduire la production du charbonnage du Maket. On s'attaquera, en premier lieu, aux chevaux chargés du charroi de ce précieux combustible. Après trois tentatives et ce au moyen de poison fourni par le pharmacien Gaspard de Vottem, les chevaux seront exterminés, hélas, bien à contre-coeur. Cependant, l'évacuation du charbon persistait. On eut alors recours à un autre moyen.

Les cabestans électriques et à air comprimé sont mis hors d'action par une généreuse distribution de poudre émeri. Par contre, il est décidé que les organes essentiels seront dynamités. Afin d'accomplir cette tâche, Humblet et Simon s'introduisent dans le charbonnage selon un plan d'action concerté avec la complicité du garde E. Henriett. Ce dernier fournira les détonateurs nécessaires. Une première charge sera placée par V. Simon

au puits principal, sous la poulie de renvoi. Une seconde sera minutieusement accrochée dans les parages du puits à l'étage de 600 m. Une troisième servira à mettre hors d'usage la poulie principale au sommet du puits. Humblet dynamitera la belle-fleur. Les deux dernières charges seront disposées au bord de l'orifice de ventilation, au niveau de la surface. Les fils de pont des bétonateurs sont réunis à un des bouts du cable de résistance (de 50 Ohms) et finalement branchés sur un des cables électriques principaux partant de la centrale à l'étage inférieur. Ce splendide sabotage exécuté tout en ne mettant que deux hommes en vedette, c'est-à-dire risques limités, donnera un résultat surprenant. En effet, le conducteur de main courante sera arraché par la violence de l'explosion, les tacketts et les paliers d'échelle subiront le même sort. La translation du personnel et du minerai restera sans suite pendant plus de cinq semaines. Par suite d'une intervention policière, Adriaens, l'auteur supposé, se verra dans l'obligation de prendre le maquis.

Novembre 43. De Warsage, on nous signale la présence d'un train formé de wagons-citernes, se trouvant, momentanément, sur la voie de garage n° 5. Un peloton d'une dizaine d'hommes est envoyé sur les lieux avec pour mission : l'annéantissement intégral du convoi. L'action sera facilitée grâce à la présence du nommé Claessens, instituteur à Warsage, à titre d'indicateur et de renfort, encadré de quatre partisans de la région. Des charges seront placées sous les wagons. Le train entier saute et le feu se communique à un autre convoi stationnant à côté de ce dernier. Par la suite, nous apprendrons qu'il contenait des denrées panifiables. Lors des diverses actions entreprises, il convient de signaler la présence du groupe italo-yougoslave soit : Humblet et Simon, puis (Guillaume), Michel, Mateoli et Stoschka.

VOROUX-GOREUX. Village situé sur la ligne de Bruxelles-Liège, témoin d'une attaque sensationnelle. La Mitropa, train rapatriant les permissionnaires allemands de l'Atlantik-Wall, empruntait cette voie. Il s'agissait donc de porter un coup sensible à ce convoi au point de vue matériel, en provoquant l'arrêt de ce

dernier, mais aussi au point de vue moral, par le harcèlement incessant, faire peser sur l'occupant une vague de terreur qui contribuerait à la désagrégation inévitable de leur esprit d'invincibilité. Ce travail sera accompli avec un effectif de 39 hommes. Nous retrouverons, en outre, Likin et Humblet, les partisans italiens et yougoslaves, Pivato, Mateoli, François et Guillaume. Les 32 kilos de dynamite nécessaires à ce travail seront répartis en 32 amorces disposées de la façon suivante : 5 N° 0, 5 N° 1, 5 N° 3, 5 N° 5, 5 N° 7, 5 N° 9. Ces amorces étant à retardement, résistance 2,06 Ohms, les détonations successives ne dureront pas plus de 13 ", avantage combien réconfortant, car le personnel de la locomotive et celui du fourgon seront épargnés et par conséquent se tireront indemnes de cet arraisonnement. Lors du retrait de notre groupe, une vive fusillade éclata. Il ressort des déclarations des infirmières de St. Laurent, que la quasi totalité des blessés étaient atteints de balles, ce qui prouve la bonne direction du tir des partisans. Après cette échauffourée, la gestapo alertée rôdant sur les lieux, procéda à l'arrestation de Hardisquest. Au moyen d'une grenade, Hodeige parvint à en toucher quatre, les mettant dans l'impossibilité d'agir et permettant à Hardisquest de rejoindre son groupe et de semer ses adversaires.

Noël 43 - BASSENGE. A la capitulation du Front d'Eben-Emael, les allemands trouvèrent une quantité énorme d'explosifs. Vu la grande superficie de l'ouvrage, 52 Ha., la totalité de ces explosifs était restée entreposée. Peu après, des munitions diverses récupérées sur les champs de bataille, vinrent grossir le dépôt déjà important. La veille de NOEL, les observateurs nous signalent que les "gris" effectuent le transfert du butin entreposé vers la Germanie. Un de nos groupes fut chargé d'arraisonner un de ces camions et de le détourner de sa destination réelle, pour grossir nos dépôts. Suivant le plan judicieusement établi, l'attaque s'effectua au carrefour devant le pont en direction de Houtain St. Siméon. Les six gardes qui accompagnaient le convoi furent désarmés, ce qui nous permit d'entrer en possession de cinq pistolets et d'une mitrailleuse. En outre, les gar-

des furent forcés de troquer leur uniforme contre des "bleus", reliquat d'une opération précédente au Charbonnage du Maket.

Le contenu du camion se composait d'une caisse de grenades et d'un chargement de munitions de gros calibres. L'intégrité fut transférée vers nos divers dépôts. Résultat double nous donnant des armes et des munitions et des vêtements militaires, qui nous seront par la suite d'une utilité précieuse.

Faisant suite à ce coup de main, un sabotage fut organisé sur une grande échelle. Il s'agissait de couper les lignes téléphoniques et électriques. Une dizaine de partisans furent nécessaires pour la réalisation de cette entreprise. Elle débute au Thier Saint Léonard, à Mons-lez-Liège, où les poteaux furent sciés et trépanés au moyen d'une corde attachée à une moto. Sur toute la superficie du réseau et ce jusqu'à Awans-Bierset, l'opération se renouvela tout en passant par le Dierain-Patard. Sur la plaine d'atterrissage de Bierset, les installations et appareils de signalisation furent incendiés au moyen d'un système en ébonite. Poursuivant leur action destructrice, nos amis parvinrent à la cabine électrique de Khendremael, où l'installation entière fut saccagée. Toutefois, il est à déplorer que le lendemain de cette tâche, des malandrins inconnus se mirent à enlever les fils.

Fin 1943. Nos indicateurs nous signalent le recrutement auquel procèdent certains individus de la région pour la constitution d'une soi-disante armée blanche. Les groupes en réfèrent alors à leur chef direct et après délibération de ces derniers, la décision de porter la question à l'échelon supérieur est admise. Il nous est alors ordonné de nous infiltrer dans les rangs de cette organisation afin de connaître les buts poursuivis par eux, d'une façon plus approfondie. Rendez-vous fût alors pris avec le nommé Florent Vital Collin à son domicile.

Ce dernier habitait au lieu dit "Cahottes" à Horion-Hozémont. Voici en substance les buts qu'il nous présenta comme étant ceux de son organisation : "Il s'agissait de créer des groupes de choc, qui recevraient une instruction militaire et une allocation mensuelle de 2.500.- frs., il ne serait exigé d'eux aucune action

avant l'heure "H", à ce moment, ils seraient revêtus d'uniformes parachutés.

Il résulte de cette entrevue, vu la somme allouée, que la méfiance règne vis-à-vis de tout ce qui émanait de cette organisation qui devait payer royalement une attente problématique. Il existait d'ailleurs d'autres buts qui nous étaient cachés. Nous crûmes d'ailleurs comprendre lorsque le 27 décembre un ordre nous arriva, nous demandant de prêter aide pour arrivage d'armes. A ce moment, ceux des nôtres qui occupaient un rôle prépondérant craignirent d'avoir éveillé la méfiance de notre groupe à l'égard d'une organisation somme toute respectable et dont les buts étaient les mêmes que les nôtres. Cependant depuis l'ordre, aucun détail ne nous était plus parvenu quant à l'endroit ou l'heure de l'action à accomplir. Pendant trois longues journées ce fut une vaine attente et le scepticisme gagna de nouveau nos rangs. Le troisième jour, la femme de notre ami Simon fût prévenue par deux inconnus du fait que trois des chefs auraient été arrêtés et que les listes comprenant les noms des principaux membres ainsi que leurs adresses se trouvaient dans les mains de la police allemande. Au reçu de cette nouvelle, les chefs suivants : Simon, Humblet et Dupont se rendent aux Cahottes et, après confirmation de la nouvelle, ils se mirent en devoir de trouver un gîte clandestin en attendant la suite des arrestations. Une quinzaine s'écoula et aucune perquisition n'ayant eu lieu, chacun reprit son rôle habituel.

XXXXX

1944 - EPILOGUE - ARRESTATIONS

La situation semblait prendre un caractère routinier, interrompu quelquefois par une alerte tragique.

Le 21 février, prévenu par Collin, Simon, en sa qualité de commandant, ordonne à ses hommes de se tenir prêts à effectuer un coup de main. L'objectif de l'attaque était le convoi transportant de Bruxelles à Liège les trois chefs arrêtés lors de la rafle de fin 43 et qui étaient Strady Raymon (Commandant Copain,

chef de la dite Armée Blanche), Valange Alfred (Capitaine Freddy) et Feron Hubert (courrier). L'arraisonnement devait s'effectuer sur la route Bruxelles-Liège. Le plan d'action fut arrêté entre les chefs suivants : Simon, Humblet et Collin, Commandant Gerard. Ce dernier avait, disait-il, organisé le guet-apens suivant renseignements recueillis d'un soi-disant indicateur.

Le convoi précité venant de Breendonck et transportait les prisonniers à Liège, au Palais, pour jugements. Seules, trois voies d'acheminement étaient possibles. Aussi, la répartition des groupes se fit suivant le plan suivant : un premier groupe composé de huit hommes devait se tenir à la ferme Marechal sise à Loncin, un deuxième devait se réunir à la Rocourt et le troisième serait posté à Jemeppe. Les armes nécessaires à l'attaque seraient transportées en auto à la ferme ci-dessus. Gérard s'était particulièrement opposé au fait que chaque groupe se munisse des armes nécessaires, afin, disait-il, de diminuer les risques d'arrestations en cours de route vu l'application du Schnellgericht dans nos contrées depuis une huitaine de jours. Hélas ! Quelle ne fût pas la stupeur de nos amis des deux premiers groupes à leur arrivée respective à Loncin et Rocourt ! Un accueil particulièrement favorable leur était réservé par les hommes de la Sicherheitdienst de Bruxelles qui procédèrent à une arrestation d'envergure. Seuls Brandts Armand et Henriett Edgard parvinrent miraculeusement à s'échapper.

A la suite d'un interrogatoire serré et de traitements inhumains, les hommes arrêtés furent incarcérés à Saint-Léonard jusqu'au 24 avril 1944. Le 16 avril, par suite de faiblesse de la part d'un des chefs de groupe (décédé), on procède à l'arrestation d'un grand nombre de camarades qui vinrent rejoindre leurs compagnons d'infortune. Pendant deux mois, au cours desquels de nouveaux interrogatoires eurent lieu, les prisonniers vécurent à Liège. Le 24 avril 1944, ils furent transférés à Saint-Gilles, jusqu'au 6 mai 1944. A cette date eut lieu l'enfournement dans les wagons à bestiaux, pour

B U C H E N W A L D
de sinistre mémoire.

FORCATS D'HONNEURB U C H E N W A L D

(La Forêt des Hêtres)

Situé à quelques kilomètres de Weimar, le sinistre camp se dressait depuis 1935 avec ses bloks et miradors SS. Dans la suite, casernes et usines vinrent s'y adjoindre, où vivront et mourront les héros de l'ARMÉE BLANCHE.

A leur honneur, nous devons dire qu'ils vécurent unis dans le même esprit de lutte que celui qui embrasait leur coeur lorsqu'ils piétinaient leur sol natal. Quoique parfois réunis, parfois isolés, ils ont lutté jusqu'à la fin du bagne d'une façon héroïque. Que ce résumé brièvement narré soit un chant d'honneur et de louange.

Malheureusement, la mort se faufila dans nos rangs et c'est ainsi que Simon Beghon nous fût ravi alors que le spectacle grandiose de la libération se profilait à l'horizon. D'autres encore périrent dans les kommandos extérieurs de Dora, Achersleben, Schonebeck et Tarthun.

Le 23 août, Simon rentre estropié du Kommando Hans où il était parti comme homme de confiance. Dès son retour, il devint instructeur de la Communauté Belge, et la lutte reprenait son cours. L'objectif à atteindre était grandiose : organiser, au coeur même d'un camp de concentration, la résistance armée qui devait, au moment crucial, libérer le camp lui-même avant que les S.S. ne puissent user de leur moyen d'extermination. Ce but, grand, noble, vital, l'ont-ils atteint ? L'histoire nous l'a révélé. Le 11 avril 1945, alors que l'avant-garde américaine était encore à 13 kms., conduits par Biellens M., Simon et tant d'autres, les nôtres, mêlés à une armée internationale passeront à l'attaque. Deux heures plus tard, un prisonnier hissera le drapeau libérateur, à la tour de commandement. Quand les blindés alliés se présenteront devant le camp sinistre, ils se trouveront en face d'un exemple magnanime de courage et de volonté de vaincre. Les jours se suivront et le retour tant espéré arrivera enfin.

Alors, nous apprendrons la mort de l'épouse de Matheoli au camp de Ravensbrück, de même que celle de Matheoli lui-même qui succomba glorieusement à l'attaque par la Feldgendarmerie du dépôt qu'il occupait à Crotteux. Conséquence tragique de sa détention, notre ami Abel Schers succomba quelques mois après sa rentrée.

Et les autres survivants, dans une paix retrouvée, reprendront leurs occupations, conscients d'avoir rempli leur devoir, d'avoir défendu leur pays et leur liberté.

La résistance syndicale (1)

par Théo DEJACE (2)

On a très peu parlé jusqu'à présent de la résistance syndicale qui a cependant joué un rôle fort important pendant l'occupation et après la libération dans la reconstitution d'un mouvement syndical "indépendant des partis politiques".

Le Front de l'Indépendance-Confédération m'a chargé d'écrire une brochure sur les Comités de Lutte Syndicale clandestins parce que je m'en suis occupé activement à Liège, jusqu'à la fin de 1941, et dans le reste du pays, jusqu'à la libération, sous la direction de Constant Colin, secrétaire national d'organisation du Parti Communiste, tant que celui-ci vécut. Car, arrêté en 1943, il est devenu aveugle à la suite des tortures infligées à Breendonck. Et ce courageux Verviétois n'est jamais revenu : il a trouvé la mort, hélas ! en déportation.

L'abondance et la force de frappe des C.L.S. contre l'ennemi hitlérien étonnent quand on feuillette les très nombreux "journaux" clandestins des C.L.S. affiliés au Front de l'Indépendance, que ce soit en Wallonie, en Flandre ou à Bruxelles.

(1) : sur la formation des C.L.S. dans la région de Jemeppe, voir dans la présente brochure les "souvenirs de guerre de V. Simon".

(2) : Président de la Commission Nationale d'Histoire du F.I.-Confédération.

Pour connaître l'origine des C.L.S., il vaut mieux, croyons-nous, s'en référer à un livre dont le succès est encore très vif : L'AN 40 - La Belgique occupée - de J. Gérard-Libois et José Gotovitch.

Nous lui empruntons, sans plus, la page suivante :

"Dans l'action ouvrière, par contre, le Parti Communiste définit dès l'abord une stratégie qui s'avèrera efficace. Dénonçant publiquement, et le premier, les tractations qui se mènent pour la fondation de l'U.T.M.I., il déclenche dans ses journaux, dans ses tracts, un tir de barrage net et précis contre cette organisation. Le 23 novembre 1940, "Jean Pierre", faisant le point des tentatives de De Man auprès des chefs syndicaux, donne des directives précises. Jean-Pierre, c'est Constant Colin, l'un des trois secrétaires nationaux clandestins, le responsable à l'organisation et au travail syndical. Il faut, écrit-il, organiser les ouvriers contre les agissements de Henri De Man, pour le maintien des organisations syndicales de lutte de classe, travailler à la base, dans les entreprises.

Pour cet objectif de travail précis, concret, le P.C. entend bannir le sectarisme. "Nous devons prendre contact avec les militants syndicaux régionaux et locaux, afin de les engager à résister, leur montrer les possibilités de résistance et de lutte et les aider dans leurs tâches." Mais là où le mal est fait, il faut rester dans le syndicat, faire respecter le droit des ouvriers à se prononcer. "Le syndicat doit appartenir aux syndiqués." Et publiquement, le Parti Communiste se lance dans la bataille contre l'U.T.M.I., mais aussi -ce qui est plus difficile- contre la désaffiliation syndicale qui menace. "Lutter pour les syndicats libres, c'est lutter pour le pain, la liberté et la paix."

Cette lutte pour le pain va se concrétiser. Partout où les grèves vont se déclencher, en novembre, décembre 1940, mais surtout en janvier 1941, le Parti Communiste pousse, développe et popularise les mouvements.

Les grévistes arrêtés et condamnés par les tribunaux allemands sont d'ailleurs de ses militants : à Bray, Desnos; Louis Neuray aux C.E.B. de Herstal.

Ce n'est déjà plus seulement de l'agitation à ce moment : une structure clandestine de lutte est mise sur pied, issue des comités de grève formés au cours de l'action. C'est l'origine des futurs comités de Lutte Syndicale, au départ cellules du Parti Communiste dans les entreprises.

La dialectique des luttes qu'il soutient, qu'il lance souvent et dont il élargit toujours l'audience, modifie sa propre vision politique. Si l'action de défense des chômeurs de juin-septembre, contre les impôts de guerre, pour le ravitaillement est essentiellement dirigée contre les capitalistes confondus avec l'occupant, peu à peu une évolution se fait nettement sentir."

La branche wallonne du Front Wallon pour la libération du pays signale, d'autre part, dans sa brochure historique du 1er trimestre 1954 sur le Front Wallon pour la libération du pays :

"Eugène Duchesne assume la direction de l'imprimerie, jusqu'à son départ forcé en 1943. Alors, Victor Van Michel (3) lui succède et ainsi l'atelier de la rue St. Gilles devient l'imprimerie clandestine du mensuel Sambre et Meuse. Cet atelier restera en activité jusqu'à la Libération. On y publiera, entre autres, certains numéros de l'Intersyndicale (François Lemaire (3)), les journaux des "Comités de Lutte Syndicale" (C.L.S.), des tracts antiallemands et La Meuse, devenu l'organe de la section du Front de l'Indépendance dont Georges Delgoffe est alors responsable et Albert Schlag, le rédac-chef."

Dans ce texte que nous reproduirons bientôt à l'occasion d'une autre brochure du Front de l'Indépendance, il est fait mention d'un organe régional liégeois des C.L.S. intitulé l'Intersyndi-

(3) Encore en vie tous les deux.

cale et des journaux des C.L.S.

Les C.L.S. étaient, en effet, particulièrement nombreux dans la région liégeoise. La plupart des entreprises et des services publics avaient le leur et ils éditaient chacun leur journal clandestin.

Le texte du livre l'AN 40 parle de la naissance des C.L.S. dans tout le pays dès le début de l'occupation hitlérienne.

Le texte de la brochure wallonne atteste de la vitalité des C.L.S. liégeois jusqu'à la Libération.

Il faut se réjouir que l'Exposition de la Résistance à Liège (du 7 au 30 septembre 1972) fasse place à la résistance syndicale, à la résistance des travailleurs sur tous les lieux de travail malgré la disparition des organisations syndicales.

AVANT DE MOURIR A 20 ANS

11 janvier 1944.

Lettre d'adieu du Partisan Liégeois Jean HANSEN

A tous nos compagnons de lutte,

Une dernière fois je vous parle, mes camarades. Nous avons participé ensemble à des actions qui ont eu pour la plupart de grands résultats. Tout le monde, même nos juges, l'a reconnu.

En mourant, nous savons que les compagnies qui porteront nos noms sauront se conduire en vraies compagnies de Partisans, qu'elles agiront résolument et qu'elles vaincront.

Je regrette de ne pas être avec vous pour participer à l'action décisive.

Avant de partir, je demande à Georgette et à tous les copains de Jeanne de prendre l'air. C'est le dernier service que je puis vous rendre.

Nous allons mourir en criant "Vivent les Partisans". Nous som-

mes persuadés avoir agi au mieux pour notre cause. Continuez le boulot, les copains.

Ce matin, la Wehrmacht verra comment savent mourir des Partisans, sans armes, face au peloton.

Vivent les Partisans !

Demain, le soleil brillera toujours.

Jean HANSEN,
Cdt 1er Bataillon.

x
x x

Jean Hansen -jeune universitaire sérésien qu'attendait un avenir brillant. Avec son bataillon de Partisans Armés, il avait porté des coups de grande efficacité à l'armée hitlérienne, lorsqu'il fut arrêté en 1943. Interrogé à la Gestapo de Liège, il s'empara du revolver de l'officier qui l'interrogeait et l'abattit sans hésitation. Il parvint même à fuir jusque dans la rue. Mais hélas ! il n'alla pas loin sans être repris.

Que la jeunesse liégeoise n'oublie jamais son héros :

Jean Hansen !

Editeur responsable : Roger Gillet, rue Montagne de Bueren, 32
4000 Liège.

Commission Régionale d'Histoire du F.I.-Confédération de Liège.

